

Or, en ces temps-là, il était plus facile d'exciter la guerre et la discorde que de rétablir le calme et la paix ; aussi tous ces vaillants hommes frémissaient de rage en se voyant contraints de remettre l'épée au fourreau.

Sur ces entrefaites on voit accourir des cavaliers convertis de sang et de poussière : introduits dans la grande salle, ils font le récit des nouveaux méfaits du baron Arthur ; à la tête d'une troupe nombreuse il pille et dévaste toute la comté ; déjà plusieurs manoirs sont devenus la proie des flammes. A cette nouvelle l'assemblée se sépare en tumulte, et chacun se hâte pour défendre ses foyers.

Le sire de Maulévrier met son château en état de défense ; après quoi il dispose tout pour le départ de la comtesse ; car, malgré les instances de son hôte, elle a résolu de partir le lendemain pour Rouen.

En effet, après le repos de la nuit, après avoir entendu la sainte messe des morts pour l'âme du seigneur comte, la comtesse, ses deux filles et le chapelain prennent congé de leur hôte et s'acheminent vers Rouen sous escorte de douze bonnes lances, commandées par le fils aîné du sire de Maulévrier. Après avoir chevauché tout le jour en suivant les bords de la Seine, on arrive à Rouen aux dernières lueurs du crépuscule ; mais avant de franchir les portes, la comtesse s'arrête :

— Jeune sire, dit-elle au fils de son vieil ami, si j'entrais avec cette suite dans la bonne ville du duc de Normandie, certainement le seigneur duc aurait avis de mon arrivée et de mes malheurs, il voudrait guerroyer et punir notre déloyal parent, mon pauvre enfant courrait danger de mort et alors toutes choses me seraient déplaisantes et mortelles. Retournez donc avec vos hommes d'armes vers votre père et emportez avec vous notre éternelle reconnaissance :

— Oh ! Madame, répondit le jeune sire avec la rougeur sur le front, que je vous abandonne avant de savoir quel asile vous sera ouvert, et que je retourne ainsi vers mon père, ce serait justement m'exposer à tout son courroux. Non, non, sur mon âme, je ne vous quitterai pas que je ne vous sache avec ces nobles demoiselles en des mains fidèles et sûres. Seulement, je renverrai mes cavaliers afin d'éviter les dangers que vous redoutez.

— Eh bien ! qu'il en soit ainsi, reprit la comtesse, et puisse-je un jour reconnaître tant de dévouement :

Les cavaliers s'éloignent et l'on entre dans la ville : on s'arrête pour n'être pas reconnus dans une grande hôtellerie, non loin de la cathédrale ; et l'on se hâte, avant le couvre-feu, de se rendre dans quelques boutiques pour y acheter des vêtements de deuil, afin de se présenter convenablement le lendemain devant Mgr. l'archevêque.

A cette époque, en effet, l'Eglise était l'unique protectrice des opprimés ; et depuis que l'évêque Remy avait dit au roi des Francs : Sicambre, courbe docilement la tête ! une sublime lutte s'était élevée entre la barbarie et la foi, entre le droit et la force ; partout, les évêques, ces divins architectes du royaume de France opposaient courageusement la croix à l'épée. Ils consécraient et réprimandaient les rois, souvent au péril de leur tête ; par la trêve de Dieu, ils comprimaient les violences des seigneurs féodaux, ils adouçissaient le misérable sort des viltains et des serfs, et la reconnaissance populaire consacrait en leur honneur ce naïf et glorieux proverbe : Il fait bon vivre sous la crosse !

Sans doute l'influence de la morale évangélique suffit à expliquer ce prodige de dévouement ; on en voit cependant une seconde cause, conséquence de la première, dans l'admirable organisation du clergé. En ces temps où qui n'était pas noble n'était rien, les évêques marchaient de pair avec les seigneurs ; mais l'épiscopat se recrutait dans tous les rangs, et le serf lui-même pouvait devenir évêque, c'est à dire l'égal des comtes et des barons ! De là sans doute, chez ceux qui avaient supporté la dure et cruelle autorité de leur seigneur et maître, une plus vive et plus naturelle tendresse pour les malheureux et les opprimés.

Ce fut donc avec une pleine et entière confiance que la comtesse se présenta avec ses deux filles aux portes du palais archiépiscopal. A peine eut-elle décliné son titre et son nom, qu'elle fut introduite avec honneur dans la salle d'attente, ainsi que le jeune sire de Maulévrier et le fidèle chapelain. Bientôt l'archevêque parait : il vient gracieusement au devant de la comtesse, et la fait passer dans la grande salle du palais ; puis, avec une touchante bonté, il lui dit :

— Ma fille, ces vêtements de deuil m'alarment : avant toute chose donnez-moi des nouvelles du seigneur comte.

A cette douloureuse question, la comtesse et ses filles fondent en larmes et ne répondent que par leurs sanglots.

— Pauvres enfants ! pauvres enfants ! murmure l'archevêque avec une compassion profonde, que puis-je faire pour adoucir votre douleur ? Parlez, je suis tout à vous.

La comtesse alors tombe à ses pieds et s'écrie :

— O Monseigneur ! ô mon père ! sauvez mon fils ! sauvez mon fils !

— Quoi donc ! le jeune comte court-il quelque danger ? Parlez, sire chapelain.

L'archevêque écoute en frémissant le lamentable récit du vénérable prêtre.

— Oh ! oui, je vous défendrai, s'écrie-t-il, puisque un frère dénaturé vous trahit, puisque vous vous abandonnent.

— Monseigneur, dit alors le jeune sire de Maulévrier, les fidèles vassaux du seigneur comte ont abrité sa noble veuve sous leurs épées, ils sont prêts à verser leur sang pour soutenir les droits de son fils ; mais cet enfant doit périr, immolé par son oncle qui le retient captif, si nous prenons les armes pour le sauver.

— Vive Dieu ! s'écrie l'archevêque, là où les armes sont impuissantes c'est à la croix de se montrer ! J'irai moi-même, revêtu des armes de l'Esprit Saint, armé de la parole divine, combattre et terrasser ce baron déloyal ; j'irai au nom du Seigneur, comme Nathan vers David !

— Monseigneur, c'est exposer votre vie, s'écrie la comtesse, cet homme est capable de tout !

— Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis reprend le courageux archevêque.

Aussitôt il appelle ses écuyers, leur ordonne de préparer des chevaux pour sa suite et pour lui, et se retournant vers la comtesse :

— Ma fille, ce palais devient votre demeure jusqu'à ce que votre foyer vous soit rendu, et s'il plaît à Dieu, ce sera bientôt.

— L'archevêque monte à cheval, et suivi de ses archidiacres et de ses écuyers, précédé du porte-croix, il pousse à toute bride vers le château du baron. La nuit arrive, et l'intrépide prélat chevauche encore dans les bois ; mais le ciel allume son magnifique flambeau et la lune éclaire les sentiers de ses plus vives lueurs. Bientôt les tours féodales se montrent, projetant au loin leurs ombres épaissies : les portes sont ouvertes, l'archevêque franchit le pont et entre : partout les torches allumées, les cris joyeux, les chants et les instruments sonores ; le château est en fête.

Arthur et ses hommes d'armes ont combattu toute la journée, ils sont rentrés chargés de butin, et comme le baron redoute les terreurs de la nuit, il veut la passer à table avec ses compagnons. Mais tandis que les chants et les rires ébranlent la salle du festin, Arthur demeure sombre et inquiet ; chaque fois que son page se présente pour le servir, il tressaille comme devant une apparition ; à chaque instant il ordonne d'allumer des torches nouvelles, car tout lui paraît sombre et triste à son entour ; sa coupe demeure pleine devant lui, il n'ose y porter la main, il la regarde avec terreur : c'est la coupe de ses pères ! C'est la coupe du seigneur comte ! La coupe réservée pour l'héritier et le chef de la famille ! C'est la coupe fratricide...

Tout à coup la porte de la salle s'ouvre à deux battants, et un page annonce d'une voix avinée mais éclatante :

— Monseigneur l'archevêque de Rouen !

Ce nom, comme la trompette du dernier jour, jette l'épouvante dans tous les cœurs, un morne silence s'établit, tous les yeux sont tournés avec effroi vers le même point. La croix précède l'archevêque, il paraît bientôt à côté d'elle. Arthur s'est levé pâle, tremblant, l'œil hagard : il a voulu sourire et blasphémé pour rassurer les siens, mais le rire et le blasphème ont expiré sur ses lèvres livides ; il retombe sur son siège et semble vouloir se confondre avec ceux qui l'entourent.

— Où est le seigneur baron ? demande l'archevêque.

— Me voici ! répond Arthur en s'efforçant de reprendre contenance, que puis-je faire pour Sa Grandeur !... Je ne m'attendais pas...

— Baron ! reprend l'archevêque d'une voix forte et terrible, vous vous êtes troublé en entendant mon nom, vous avez frêmi en voyant cette croix dans la main d'un homme : que sera-ce lorsque vous entendrez la voix de Dieu, lorsque vous verrez la croix dans la main de son Christ ? Voulez-vous attendre, assis dans vos iniquités, cette lieure redoutable ? vous qui ne supportez pas tranquillement la vue du ministre de Dieu, soutiendrez-vous, au jour du jugement, la vue du souverain juge ?

— Par Satan ! s'écrie le baron plein de confusion et de rage, vous êtes le premier qui m'osez dire en face qu'un homme m'a fait trembler ! Félicitez-vous de n'avoir pas une épée à votre ceinture.

— Quoi ! reprend l'archevêque sur le ton de la pitié, vous repoussez la miséricorde de Dieu, vous vous endurecissez dans vos crimes ? Hélas ! hélas ! malheur à l'insensé rebelle à la voix de la grâce ! malheur à l'homme qui refuse d'expier ses crimes et de pleurer ses péchés ! car le Seigneur a dit : *Les pécheurs ont tiré l'épée du fourreau, mais que leur épée leur perce le cœur à eux-mêmes ! Encore un peu de temps et le pécheur ne sera plus : et vous cherchez le lieu où il était ; et vous ne pouvez le trouver.*

— Je ne sais ce que vous voulez reprendre le baron en balbutiant ; mais en tout cas je ne vous ai pas fait ma confession.

— On a le droit d'accuser les criminels, s'écrie l'archevêque, et je t'accuse seigneur baron d'avoir prémédité la mort de ton frère, chassé sa veuve, enchaîné ou mis à mort son fils, usurpé ses titres et ses biens, en un mot d'avoir comblé la mesure de la déloyauté et de la trahison, nie si tu l'oses.

— Si tu n'étais une personne sacrée, je te dirais que tu mens, seigneur archevêque. Néanmoins, voici mon gant ; je te donne huit jours pour te faire relever.

— Je le relèverai moi-même, s'écrie le prélat, avec une véhémence qui jette le trouble dans le cœur du baron, et voici que je descends dans la lice pour te terrasser : couvre-toi de ton armure, saisis ta lance et ton épée, et voyons, puisque tu résistes à nos prières, si tu sauras repousser le champion de Dieu, armé des foudres de l'Eglise. Anathème donc sur l'impie qui se glorifie de ses crimes ; qu'il soit retranché de la communion des fidèles ; que ses sujets méprisent son autorité ; que ses serviteurs l'abandonnent ; qu'il soit errant comme Caïn que son corps soit privé de sépulture, anathème sur l'impie !

A peine ces effrayantes paroles sont-elles prononcées que déjà le baron se trouve seul au milieu de la grande salle ; ses compagnons s'éloignent avec horreur comme si une contagion horrible les menaçait ; Arthur demeure silencieux et accablé : ses pensées roulent et se précipitent dans son âme comme les eaux d'un fleuve subitement grossi : le désespoir le jette d'abord dans